

RENAULT : Les livres à Seguin



Les points les plus sensibles à l'étude d'une expérience culturelle sont ceux où il y a confrontation de deux niveaux culturels, passage de l'un à l'autre. Nous avons interrogé le mois dernier Eric Losfeld, éditeur libraire qui assurait les échanges entre une avant-garde d'auteurs ou d'ouvrages, et une avant-garde de lecteurs. Nous nous sommes adressés cette fois-ci à Madame Germaine Gobizon, directrice de la bibliothèque du comité d'entreprise des Usines Renault, et qui, elle, tente de transmettre un patrimoine culturel au plus grand nombre :

Nous venons de célébrer l'entrée en rayon de notre 50.000ème livre, après en avoir prêté plus de 100.000 (40 % de romans, 60 % de documentaires), à près de 30.000 lecteurs inscrits successivement à notre bibliothèque. Près des 2/3 de ces prêts se font à l'aide de 2 camionnettes chargées de volumes, qui s'installent chaque matin en un point précis de l'usine.

Si ces chiffres donnent une idée de l'importance de notre bibliothèque, et de son audience parmi les ouvriers de l'usine Renault, ils ne précisent pas la nature de nos objectifs et les conditions de nos choix. Ce 50.000e volume que nous venons d'acheter c'est "l'Histoire de l'Art" d'Elie Faure, et ce titre symbolise à lui seul les plus vives aspirations de nos lecteurs : ce sont les livres d'art qui sont les plus demandés. Je crois que ce besoin correspond à une recherche de la beauté, d'autant plus nécessaire qu'elle est parallèle à un constat de la laideur de leur milieu de travail. Non seulement les O.S., qui constituent la plus grande partie de nos lecteurs, empruntent les livres sur Renoir ou



Van Gogh, mais aussi certains s'intéressent à Klee, Kandinsky, peut être simplement par curiosité, mais je n'ai jamais entendu de leur part des réflexions désobligeantes sur de telles oeuvres, même s'ils ne les comprennent pas ; ils ne se sentent pas assez assurés pour les juger. Contrairement à de nombreux petits bourgeois, le respect de l'oeuvre d'art est quelque chose de sacré chez eux. Peut être qu'en nous attachant à favoriser la circulation de tels livres, on pourrait nous reprocher de ne pas élever le niveau de conscience de leurs lecteurs, mais un livre n'est progressiste que par rapport à celui qui le lit, et les choses belles font avancer la connaissance de l'homme. Les livres de poésie, par exemple,

sont souvent demandés, et ceux qui les empruntent le plus sont les ouvriers algériens ou noirs. Ils ont besoin de poésie, cela fait partie de leur état d'âme, c'est aussi pour vaincre le dépaysement, pour percevoir un monde différent, et un monde différent à l'intérieur même de celui où ils vivent ; leurs civilisations sont très riches en poètes. Voici, par exemple quelques livres de poésie prêtés vendredi dernier à l'Île Seguin, le plein centre des usines :

Arnoth : le cri antillais
Eluard : le livre ouvert
Gautier : Emaux et camées
Verlaine : Poèmes saturniens
Anthologie africaine et malgache.



En fait, nous cherchons à faire lire le maximum de choses possibles au maximum de gens. Je dois m'occuper du plus grand nombre. Par exemple, B. Peret, cela n'intéresse qu'un petit groupe, des initiés surtout ; le nouveau Roman n'est jamais demandé. Le livre de poche, c'est enthousiasmant, grâce au livre de poche, Balzac est rentré partout ; il ne faut aucun effort pour acheter de tels livres, ils sont là, à portée de votre main, dans la rue, dans les kiosques.

Nous cherchons, nous, à apporter aux ouvriers directement à l'usine, ce qu'ils ne peuvent dès maintenant s'acheter dans les

librairies (livres trop rares, trop coûteux). Les bibliobus qui passent quotidiennement dans les usines, avec un stock de livres, les exposent à 2 pas des machines. Et ceux qui viennent feuilleter un ouvrage, en faire un emprunt, ont droit pendant quelques instants à changer d'horizon, à sortir de cette atmosphère de charpentes métalliques et de machines. Ce droit n'a d'ailleurs pas été obtenu sans peine, la direction nous a refusé pendant longtemps l'accès à la cantine (comme elle interdit les réunions à l'appel des délégués syndicaux), et il a fallu une véritable action revendicative des 3 syndicats pour la faire revenir sur sa décision (aujourd'hui nous allons avoir un local à l'intérieur même de l'usine de 70 m²).

La direction ne s'y trompe pas, et sait bien que notre action va dans le sens de la prise de conscience par les travailleurs de leurs problèmes, nous diffusons d'ailleurs un grand nombre de livres traitant des problèmes sociaux.

Mais notre action serait, en fait très limitée si nous n'inscrivions le prêt de nos livres dans des thèmes qui favorisent la participation beaucoup plus vivante et collective des ouvriers à leur lecture. Ces thèmes sont en rapport avec l'actualité et traités au cours de conférences faites par des écrivains ou des journalistes. Nous arrivons ainsi à avoir un contact très direct entre le lecteur d'un livre et son auteur, ou un commentateur compétent. Pour 1966 nous préparons un thème d'études sur le Vietnam, sur le 350e anniversaire de Cervantès, sur Charlotte Brontë et sur Renoir. En 64 un thème a porté sur Shakespeare avec la participation de P. Abraham directeur de "Europe", un

centre sur l'Afrique Noire avec Jacques Arnault directeur de la Nouvelle Critique, etc ...

Pour accroître cette participation, nous avons songé à établir des questionnaires placés dans chaque livre, mais il s'avère que ne répondent à ces questionnaires qu'un petit nombre de gens qui sont habitués à lire et qui aiment écrire. Or ce que nous souhaitons faire, c'est intéresser le plus grand nombre de gens possibles aux chefs d'oeuvre de la littérature ou de l'art.

Et je crois que les efforts des dix bibliothécaires ou comité d'entreprise sont bien récompensés, lorsqu'elles voient un O.S. de l'île Seguin partir, avec, dépassant de sa musette qui le contient à peine, ce livre de Raduti sur les roses ...

Propos recueillis par Georges Magnin



Tribune Etudiante – Nlle série. Mars 1966 – N° 3
PP. 27-26